

Le "Conteur" des dames : à propos de rides

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 21 avril 1917 : Le pioUPIOU et la statue (N.). — A propos de rides. — Histoire, le château de Ripaille (L. Mogeon). — Trois rudes. — Bon metti, poitta dzeins. — Respectez les vieux journaux. — Ruses de prédicateurs.

LE PIOUPIOU ET LA STATUE

Les couplets ci-après, écrits à Biasca dans le Tessin, sont d'un soldat vaudois, connu pour manier la plume aussi facilement que le verre, nous dit-on, et qui est le propre héros de l'aventure que voici :

I

A Biasca, l'jour d'la Saint-Joseph,
L'19 mars, v'là l'affaire :
Plus d'un pintier fit du bœuf
Et plus d'un militaire
Rentra tout tordu,
Pour avoir trop bu
De bons vins d'Italie :
Lacrymæ-Christi.
Fiascos de Chianti.
Adieu ! Mélancolie !

II

Bref ! tard, l'un deux s'trouva d'avant la
Seule et unique statue
Qui décore la ville de Biasca.
L'poivrot, d'une voix émue,
Lui dit : Bertoni,
J'erois qu'tu t'nommes aussi
Joseph ; c'est donc ta fête !
Et je grimpe exprès
Te lécher l'portrait ;
Tu m'diras si j'tembête !

III

A ces mots l'buste, plutôt baba,
Vers le pioUPIOU se penche,
Comm'pour lui dir' : « Ne t'en fais pas,
Je descends, ma vieille branche ! »
Et tout d'suite, en effet,
Il parcourt l'trajet
Qui le dépose à terre
A côté du troufflon
Qui s'meurtrit l'croupion
Et s'fend la boîte cran... ière.

IV

A l'ouïe de tout c'pétard,
Voilà qu'un'sentinelle
Qui répond au nom d'Bottinard
Pour un'fois fait du zèle.
Il reste abruti,
Voyant Bertoni
Qui gît dans la poussière,
Et devant son copain
Qu'il secoue en vain
Comme une loque à terre.

V

La garde, alarmée aussitôt,
Releva les victimes
Qui ne disaient pas un seul mot
D'leurs promenades intimes.
Les soins diligents
D'infirmiers absents
Fir'nt éclater de rire
Le trouppier béni.
Quant à Bertoni,
Il n'avait pas l'sourire !

VI

A grand'peine on remit d'aplomb
Sur son socle la statue.
Elle était plus lourde que du plomb,
Dis'nt ceux qui l'ont sout'nue.
Le poivrot meurtri,
Maintenant guéri
De Saint-Joseph et de ses suites,
Jur'gratis pro deo
D'garder l'statu-quo,
S'il reprenait des cuites !

X.

LE « CONTEUR » DES DAMES

A PROPOS DE RIDES

Il y a quelques jours, deux dames discutaient à l'âge. Naturellement, aucune d'elles n'avouait le nombre de ses printemps. Elles en étaient, il est vrai, à une phase de la vie où cet aveu commence à devenir pénible.

Nos deux dames s'en tenaient donc aux apparences et se complimentaient réciproquement, sinon avec sincérité, de ne pas trop paraître avoir subi des ans l'irréparable outrage.

— Eh ! ma chère, mais de quoi vous plaignez-vous ? Vous avez conservé toutes les apparences d'une brillante jeunesse.

— Oh !... oh !... ma chère, je vous en prie, d'une « respectable » jeunesse. C'est bien vous, plutôt, qui avez sujet de vous féliciter. Vous n'avez pas une ride.

— Ah ! les rides, les rides, je m'en moque. On ne peut, du reste, pas les éviter. Mais il y a une façon de les porter.

— Peuh ! vous en parlez bien à votre aise. Je ne partage pas votre sentiment. M'est avis qu'il n'y a qu'une façon de porter les rides... c'est avec résignation, puisqu'on ne peut les éviter, comme vous dites. Mais elles n'en sont pas moins bien ennuyeuses, ces maudites rides.

Rappelez-vous un peu ce qu'en disait jadis, dans un journal, M^{me} Desbois.

— Et qu'en disait-elle, M^{me} Desbois ?

— Elle disait que ce ne sont pas toujours les grandes choses qui sont à craindre, au contraire : Les petits ennemis sont parfois les plus redoutables.

Le microbe, par exemple, est bien inférieur en taille au tigre, à l'ours ou au lion, mais cela ne l'empêche pas de manger un homme aussi bien que n'importe quel fauve. La différence, c'est que le microbe prend de moins grandes bouchées et met un peu plus de temps à dévorer sa victime.

On pourrait étendre les comparaisons, mais celle-ci est suffisante pour prouver que la ride, toute menue qu'elle soit, peut inspirer de l'effroi à la dame la plus courageuse, et qui montrerait un vrai sang-froid en présence d'un fossé profond ou d'une crevasse dangereuse qu'elle serait obligée de franchir.

Une ride ! c'est bien petit, et pourtant que de mots et de phrases l'on pourrait écrire sur les déceptions et les chagrins qu'elle cause ! Aussi peut-on rendre grâce à l'inventeur américain,

dont le nom m'échappe, qui vient d'imaginer le moyen de supprimer cet épouvantail de la jeunesse et de la beauté.

Il s'agit d'un appareil qui étend tous les plis de la face, comme le rouleau du boulanger étend la pâte d'un gâteau.

L'instrument s'adapte, le soir, au visage et le tire en tous sens, jusqu'à ce que la peau soit parfaitement lisse et tendue.

Il faut souffrir un peu, cela va sans dire, mais que ne supporterait-on pas pour être belle ?... L'essentiel est de ne pas faire tirer la machine outre mesure, car dans ce cas la peau pourrait s'arracher par-ci par-là. Il vaut mieux user de précaution que d'aggraver le mal en changeant les rides en érosions cuisantes.

Voilà contre la ride inquiétante, le remède nouveau ; mais il peut arriver que toutes les dames ne puissent se procurer l'appareil américain. A celles-là, quel remède conseiller, si ce n'est de vivre le plus tranquillement, et, pour dire franchement le mot, le plus bêtement possible ?

Elles ne doivent point avoir de joies ni de chagrins réels, mais éprouver constamment un calme parfait. Si personne ne les aime, qu'elles ne s'en inquiètent pas ; si quelqu'un, dans leur entourage, cherche à les agacer et à les tourmenter, qu'elles prennent tout du meilleur côté ; si elles ont des soucis, qu'elles pensent à des choses agréables ; et si elles ont des dettes qu'elles fassent comme le nouveau converti auquel on présentait des notes arriérées et qui déclarait ne plus s'occuper des choses de ce monde.

Petite ride ! grand ennemi !... Il y aurait bien encore un moyen d'empêcher ton installation sur le visage jeune et frais d'une femme : ce serait l'air et la rosée du matin ; mais inutile d'y songer, car plus on conseille à ces dames le lever matinal, plus elles persistent à rester tard au lit.

Aussi je crois, perfide petite ride, que si la tranquillité d'âme ou l'appareil américain ne s'en mêle, tu ne manqueras jamais de venir à la sourdine plisser les jolis visages et inquiéter les cœurs.

Eh ! bien, qu'en pensez-vous ?

— Oui, oui, tout cela n'est pas gai, oh ! pas du tout gai... Ah ! mais qu'importe, après tout. Je maintiens qu'il y a une façon de porter les rides.

Oui, chère madame vous avez raison, mille fois raison ; il y a une façon de porter les rides ; le tout est de trouver la bonne.

La confusion des pouvoirs. — Le chef de gare d'une petite station située en pays catholique faisait parfois les fonctions d'organiste, à l'église.

Un dimanche, il s'endormit devant son orgue. Au moment de l'élévation, le bruit de la sonnette le réveilla en sursaut. Oubliant alors et la solennité du lieu et ses fonctions présentes, il cria d'une voix retentissante : « Train 1023, en route ! »